

## LES MONUMENTS INSPIRATEURS

---

# Comment Guillaume de Toulouse devint Guillaume d'Orange

---

Anatole France, dans le *Livre de mon Ami* :

« C'est à ce coup que Fontanet eut une troisième conception. Il s'écria : Composons une *Histoire de France* avec tous les détails, en cinquante volumes.

Cette proposition m'enchantait et je l'accueillis avec des battements de mains et des cris de joie. Nous convînmes que nous commencerions le lendemain matin, malgré une page du *De Viris* que nous avions à apprendre.

Tous les détails ! répéta Fontanet, il faut mettre tous les détails !

C'est bien ainsi que je l'entendais. Tous les détails ! On nous envoya coucher. Mais je restai bien un quart d'heure dans mon lit sans dormir, tant j'étais agité par la pensée sublime d'une *Histoire de France* en cinquante volumes avec tous les détails.

Nous la commençâmes, cette histoire. Je ne sais, ma foi, plus pourquoi nous la commençâmes par le roi Teutobochus. Mais telle était l'exigence de notre plan. Notre premier chapitre nous mit en présence du roi Teutobochus, qui était haut de trente pieds, comme on put s'en assurer en mesurant ses ossements retrouvés par hasard. Dès le premier pas affronter un tel géant ! La rencontre était terrible. Fontanet

lui-même en fut étonné. Il faut sauter par-dessus Teutobochus, me dit-il. Je n'osai point.

*L'Histoire de France* en cinquante volumes s'arrêta à Teutobochus.

Que de fois, hélas ! j'ai recommencé, dans ma vie, cette aventure du livre et du géant ! Que de fois, sur le point de commencer une grande œuvre ou de conduire une vaste entreprise, je fus arrêté net par un Teutobochus, nommé vulgairement sort, hasard, nécessité ! J'ai pris le parti de remercier et de bénir tous ces Teutobochus qui, me barrant les chemins hasardeux de la gloire, m'ont laissé à mes deux fidèles gardiennes, l'obscurité et la médiocrité. Elles me sont douces toutes deux et m'aiment. Il faut bien que je le leur rende. »

\* \* \*

Or, ces pages charmantes sont injustes et ingrates. Le chapitre VI du *Livre de mon Ami*, intitulé « Teutobochus », est l'un des plus célèbres d'un livre qui a mené Anatole France, de la pénombre d'une demi-réputation, au jour éclatant de la gloire. Le cadavre héroïque, lestement enjambé, n'a point fait obstacle à une carrière triomphante. C'est pourquoi je n'hésite pas, *si parva licet componere magnis*, à me servir du même marchepied gigantesque pour avancer la solution d'une question épique, naguère vivement débattue, mais qui demeure obscure. Le livre fameux de Joseph Bédier (1) commence, on le sait, par le cycle de Guillaume d'Orange. Et c'est à ce premier volume des *Légendes épiques*, manifeste d'une « théorie » si célèbre qu'il est inutile de la résumer, que s'est attaqué, avec le plus d'insistance et de succès, celui qui est en un sens (*salva reverentia*) l'anti-Bédier : M. Ferdinand Lot (2). Or, et malgré des controverses très animées, je le répète, il ne semble pas que l'un des problèmes essentiels que pose le cycle soit résolu ou même abordé, n'en déplaise à l'ombre illustre de Bédier. Le Guillaume épique doit l'existence à un personnage parfaitement historique, à un seul

---

(1) Joseph Bédier, *Les Légendes épiques ; recherches sur la formation des Chansons de geste*, 3<sup>me</sup> édition (1926), tome I.

(2) Voyez surtout son article paru dans *Romania*, vol. LIII (1927), p. 450-473 : *Études sur les Légendes épiques françaises IV. Le Cycle de Guillaume*. Cf. en général, sur les études épiques de M. Lot, le travail de M. Elliott Healy, *North Carolina University, Studies in Philology*, 1939.

Guillaume, confondu peut-être avec d'autres, mais enfin à un héros qui a vraiment vécu dans le siècle et dans le cloître, et que l'histoire, comme l'hagiographie, met en belle lumière. Or, ce Guillaume est Guillaume de Toulouse. Fidèle serviteur du roi Louis d'Aquitaine, fils de Charlemagne, Guillaume, le glorieux vaincu de l'Orbieu, celui qui fut au siège et à la prise de Barcelone, celui qui fut chanté par le poète contemporain Ermoldus Nigellus, n'a rien à voir avec la ville d'Orange. Et si diverses chansons du cycle lui attribuent la prise d'Orange, dont il fit, dans la légende, sa résidence, et dont il épousa la reine Orable (ou Guibourc) enlevée par lui à son époux honoraire, le Sarrasin Thibaud, c'est par l'effet d'un processus « mythopoétique » dont le mystère n'a jamais été percé. M. Bédier, pour ridiculiser une certaine méthode, a dressé la liste des seize Guillaumes (3) introduits par Paulin Paris, le Hollandais Jonckbloet, l'orientaliste Dozy, Gaston Paris et Hermann Suchier. Or, si nous parcourons cette liste de Guillaumes, les uns Normands, les autres Poitevins, Provençaux, Auvergnats ou d'origine inconnue, nous n'en rencontrons aucun qui soit seigneur d'Orange. Je sais bien que Jonckbloet, lequel, ayant dédié ses savantes recherches au roi de Hollande, avait le devoir d'éclaircir ce point essentiel, « retient » Guillaume VI de Montpellier... ou plutôt son frère, nommé aussi Guillaume, « qui épousa, après l'an 1126, Tibourc, comtesse d'Orange, dont il eut un fils, nommé comme son père, Guillaume, et qui prit le titre de comte d'Orange. » Le Hollandais estime que ce Guillaume « peut avoir donné lieu au changement de nom du héros épique », c'est-à-dire, lui avoir valu le surnom de Guillaume d'Orange.

Ici, nous donnerons raison à feu Joseph Bédier (4), qui, très justement, observe : « Pour faire justice de cette combi-

---

(3) J. Bédier, *op. cit.*, chap. VI, p. 195 sqq, et la bibliographie contenue dans le texte et dans les notes de ce chapitre. Citons principalement l'ouvrage essentiel de W. J. A. Jonckbloet, *Guillaume d'Orange, Chansons de geste des XI<sup>me</sup> et XII<sup>me</sup> siècles*, 2 vol., La Haye, 1854 et les mémoires de M. Alfred Jeanroy dans *Romania*, XXV (1896), p. 353, XXVI (1897), p. 1 et p. 175. La thèse [de M. Ph. A. Becker, dans son travail : *Das Werden der Wilhelm-und der Aimerigeste (Abh. d. phil. hist. Kl. d. sächs. Ak. 44,1 [1939]*] est très proche de celle de Bédier. Mais je dois mettre le lecteur en garde contre un système qui ne veut pas tenir compte du Fragment de la Haye, lequel suffit à renverser la chronologie de Bédier et de Becker. Cf. G. Cohen, dans *Renaissance*, I (1943), p. 209.

(4) Bédier, *op. cit.*, p. 213.

naison saugrenue, il suffit de rappeler que le mariage de ce Guillaume est postérieur à 1126 : or, la *Vita S. Wilhelmi*, qui connaît déjà la légende de la prise d'Orange, est antérieure à 1126. » On ne saurait mieux dire. Il nous reste donc à expliquer la métamorphose orangiste.

Je pense que la tâche n'est pas très difficile. La célébrité historique, hagiographique, épique de Guillaume de Toulouse, moine de Gellone, héros du IX<sup>e</sup> siècle, une fois donnée, et elle l'est largement, il est naturel que sa légende se soit localisée en maint endroit. L'analogie d'autres localisations nous incite à songer, par exemple, à quelque monument antique, associé par la tradition locale au souvenir d'une grande bataille livrée aux Sarrasins (ou à d'autres païens confondus avec eux au mépris de la chronologie et de l'ethnographie). Personne ne nie que ce sont les sarcophages des Aliscans d'Arles qui ont fait situer, dans le champ de cette nécropole émouvante, une des plus émouvantes mêlées épiques, celle qui a constamment hanté les poètes du cycle de Guillaume. M. Bédier a écrit, p. 402 : « Si le premier poète qui a employé ce nom avait entendu désigner un autre Aliscamps qu'Aliscamps près Arles, ou que c'eût été pour lui un nom de fantaisie, il serait miraculeux que ce nom, sans signification arbitraire ou de fantaisie, se fût trouvé par hasard être précisément le même que portait la vieille nécropole gallo-romaine, si propice à abriter la légende d'une grande bataille et à accueillir les martyrs de ce désastre. J'ai bien conscience que j'exprime ici une vérité trop vraie. Il faut pourtant qu'elle se soit obscurcie dans quelques esprits, puisque plusieurs critiques s'acharnent à démontrer que les poètes du *Covenant*, d'*Aliscans*, etc, quand ils parlent de la bataille d'Aliscans, n'entendent pas sous ce nom les Aliscamps d'Arles. Et il est vrai que ces poètes ne semblent pas savoir très bien ce que c'est, ni où c'est ; il n'en reste pas moins que leurs modèles le savaient. »

Si les Aliscamps d'Arles ont attiré, irrésistiblement, la geste de Guillaume de Toulouse et de son neveu Vivien, il nous paraît clair qu'un monument tout aussi fameux, l'Arc de Triomphe romain d'Orange, fut cause de la mutation — ou de l'acclimatation épique — par quoi le duc d'Aquitaine s'est changé, pour l'éternité, en prince d'Orange. On l'a ignoré.

Pourtant, l'Arc triomphal et ses bas-reliefs jouent un rôle considérable — et naturellement magique — dans les *Enfances Guillaume*. Je ne sais pourquoi J. Bédier s'est si peu intéressé aux *Enfances Guillaume* (5). Ce ne peut être parce que le poème était encore inédit. Jonckbloet et Léon Gautier en avaient donné d'excellentes analyses, une version en français moderne et pas mal d'extraits, et l'histoire de la nuit de noces, *nuit blanche* dans tous les sens, d'Orable et du païen Thibaud, est vraiment assez divertissante pour qu'on y prenne, aujourd'hui encore, un plaisir extrême.

On sait que l'union de la jeune princesse et de son barbare époux ne put être consommée, parce que la magie d'Orable, la pucelle « enchanteresse », détacha successivement de l'Arc ou des « arcades » des figures d'animaux — et notamment des sangliers — qui, se ruant sur lui, intimidèrent le Sarrasin. Le nom de *Gloriette*, donné dans plus d'une chanson au palais d'Orange, désigne certainement l'Arc de Triomphe (6).

(5) Il ne leur consacre que trois pages (p. 67-69). Cf. Léon Gautier, *Les Epopées Françaises*, t. IV, p. 276 sq. Jonckbloet, au lieu de publier le texte original (nous en avons aujourd'hui quatre éditions), en a donné une adaptation ou plutôt une version en français moderne, selon le système (peu satisfaisant) qu'il a employé pour d'autres chansons de la même geste. Cf. W. J. A. Jonckbloet, *Guillaume d'Orange, le Marquis au Court nez*, chanson de geste du XII<sup>me</sup> siècle, mise en nouveau langage, 1867, p. 29-37. Le même, dans son grand ouvrage en deux volumes, tome 2, p. 18, cite ces vers des *Enfances* :

Tiebautz esgarde le palès qui est gent  
Par artiment son li entaillement  
Ours et lions et porceaux ensement  
Biches et daims et aigles, plus de cent.

Il analyse comme suit, ce qu'on appelle les « Jeux d'Orange » : « Un cerf qui se détache des arcades, est aussitôt suivi par une meute de chiens... et une troupe de chasseurs... Puis les ours, les sangliers de l'Arc, prennent part à la fête en se ruant sur les convives. »

Il y a, en effet, sur l'Arc, des représentations de sangliers. Voyez p. ex. Louis Chatelain, *Les Monuments Romains d'Orange* (Bibliothèque de l'École des Hautes Etudes, fasc. 170), Paris 1908, p. 54. Je soupçonne que la figure de femme accoudée de la façade méridionale (Chatelain, p. 57), a été identifiée à Orable et son geste interprété comme celui de l'enchanteresse des *Enfances*. Citons les deux dernières éditions des *Enfances* : J.-L. Perrier, *Les Enfances Guillaume*, chanson de geste du XIII<sup>me</sup> siècle, New-York, 1933 ; Patrice Henry, *Les Enfances Guillaume*, chanson de geste du XIII<sup>me</sup> siècle, Paris, Société des anciens textes français, 1935.

(6) Sur *Gloriette*, cf. ces vers des *Enfances* :

Quar plus desirre à venir à Orange  
Veoir la tor et les granz sales amples...  
S'en Gloriete puet estre en la chambre  
Cele prison ameroit toute France.

Or, nous savons que le palais princier s'appelait la Tour de l'Arc. Et nous savons aussi que l'Arc fut compris dans le château princier, bâti par Raymond des Baux, au XIII<sup>me</sup> siècle... On lit dans Chatelain, p. 42 : « Il y a juste un siècle, quand Caristie, en 1807, vint pour la première fois à Orange, l'arc était encore encombré sur une hauteur de 4 ou 5 mètres, par les matériaux et débris provenant de la démolition d'ouvrages de défense établis par Raymond des Baux, dans le XIII<sup>me</sup> siècle, à tel point qu'à peine pouvait-on passer sous les petites arcades. »

La vérité est qu'au treizième siècle, l'arc avait été engagé dans un château fort (7), qui fut la résidence des princes (8) d'Orange, et le folklore ne se faisait pas faute d'interpréter à sa façon les sculptures dont il est décoré.

Mais l'Arc d'Orange devait encore introduire dans la légende épique, une fois que celle-ci eut cédé à son attraction, un de ses personnages essentiels. Nous voulons parler du premier mari d'Orable-Guibourc, de Thibaud (9) l'Almoravide, Thibaut d'Arabie ou d'Afrique, dit encore l'Escler ou l'Esturman (10). La plupart de ces noms sont des ethniques trans-

---

(7) Chatelain, *op. cit.*, *ibid* : « Gasparin, qui est, de tous les historiens d'Orange, le plus sagace et le mieux informé, nous apprend que Raymond des Baux comprit l'arc dans un château fort, en l'entourant de murailles et pratiquant son logement dans l'intérieur même de l'édifice. Ce prince fit gratter les sculptures de l'arc, dont il avait fait un salon, et nous n'osons lui reprocher cette perte, puisque nous lui devons la conservation du reste du monument, qui, à la faveur de cette nouvelle destination, a bravé les injures des temps et celles de l'ignorance. »

(8) *Ibid* : « Ce fut en 1178 que Bertrand des Baux obtint de l'empereur Frédéric Ier, la confirmation du droit précédemment accordé à ses devanciers de battre monnaie, et aussi « le pouvoir et la faculté de marcher à enseignes déployées, depuis les monts des Alpes jusqu'à la rivière du Rhône et depuis la rivière de l'Isère jusqu'à la Mer Méditerranée. » L'Empereur, confirmant encore toutes les prérogatives de la souveraineté, donne à Bertrand le titre et la qualité de prince... Sous les princes des Baux, ayant possédé la principauté de 1173 à 1340, la ville d'Orange fut mêlée aux longues guerres où cette illustre maison était engagée. Mais elle vit s'accomplir une transformation complète dans ses monuments et aussi dans ses institutions. Les restes de ses vieux monuments, théâtre, rempart, thermes, furent transformés en forteresses, et son magnifique arc de triomphe, entouré d'une ceinture de pierre qui en a, du reste, assuré la conservation, devint le siège de la souveraineté ; le château de l'Arc « fut désormais un donjon féodal. » Il faut retenir de tout ceci un *terminus post quem* qui peut servir à dater les chansons où l'accent est mis sur la qualité princière du palais de la Gloriette. Cf. dans le *Montage Guillaume* :

Et Gloriete, le palais principes.

(9) Il est difficile de donner une énumération complète de toutes les « nationalités » de Thibaut. Elles sont parfois interprétées et conciliées entre elles, d'une manière très intelligente. Ainsi, dans les *Enfances* : « J'ai nom Thibaut, je suis né en Arabie ; j'ai sous ma domination les ponts et les gués d'Afrique, les ports et les cités d'Esclavonie, et je suis émir de toute la Phrygie. » (Adaptation Jonckbloet).

(10) Esturman. Cf. Godefroy, *Dictionnaire de l'Ancienne Langue Française* s. v. *esturman* (variantes : *esturmen*, *estruman*, *estrument*, *estirman*, *estireman*, *esterman*, *estermani*, *estremant*, *stieresman*, *esturmal*, *estermal*) « s. m. pilote, timonier, matelot ». L'origine germanique de ce composé est évidente (all. *Steuermann*, néerl. *Stuurman*, de *stuern*, *sturen*, gouverner, piloter, et de *man* (n) : « homme de barre »). Or, il est évident que les épithètes qui accompagnent le nom de Thibaut, sont la plupart du temps imposées ou amenées par l'assonance. On l'appelle l'Esturman, quand la laisse réclame une finale en *ant*. Mais enfin, Thibaut d'Afrique (ou d'ailleurs !) méritait d'être appelé *esturman*, puisque ce neveu de Desramed (Abderrahman) commande une flotte. Le nom est synonyme d'amiral (amirant, amiré, pour l'assonance) :

Venez ouïr de Thibaut l'amiré  
Et de Guillaume, le marquis au court nez  
Comment il prit Orange la cité.

(Sur l'étymologie d'amiral-amirant, mot qui vient de l'arabe par le syriaque

parents. *Escler* veut dire *Slave* (on trouve aussi, d'ailleurs, *Tedbald l'Esclavum*). Et l'on sait de reste que, pour les auteurs de chansons de geste, *Musulmans* et *Slaves* se confondaient dans une même païenie. Quant à *Esturman*, l'accord n'est pas fait sur la signification de ce terme, mais je ne vois pas pourquoi il n'aurait pas ici sa signification habituelle : « timonier, pilote de navire ». Les nombreux trophées nautiques (II) qu'on observe sur l'Arc d'Orange, suffisent à expliquer une épithète assurément remarquable. Quoi qu'il en soit, on voit avec quelle facilité toutes les catégories de païens et de barbares se laissaient identifier par nos jongleurs. Leurs jongleries ethnographiques vont nous permettre de répondre à l'un des sarcasmes les plus mordants de Bédier. Toujours enclin à considérer comme pures inventions, plus ou moins grotesques, les noms truculents que nos vieux poètes donnent aux Arabes, l'auteur des *Légendes Épiques* s'est gaussé de

---

et le grec ἀμνηστῆς, cf. mes articles des *Miscellanea Mercati* t. 3 (= *Studi e Testi*, 1231, p. 455) et des *Mélanges G. Cohen* (1950).

Les proues de galères romaines, les avirons et les autres agrès représentés sur l'Arc de Triomphe, ont dû être attribués à l'« estoree », c'est-à-dire à l'armement naval de l'Esturman. Il est curieux que l'épithète de timonier ait été déclarée inexplicable par Joseph Bédier, dans un autre contexte où elle nous paraît tout aussi claire. Pourquoi, se demande le maître, un certain Landri, est-il qualifié ainsi ? Or, le poème qui en parle, nous dit qu'il avait dû regagner sa patrie dans une pauvre barque, ce qui explique suffisamment, on l'avouera, son épithète de timonier. Bédier, t. I, p. 204 : « Or, au temps où Guillaume s'était retiré dans son ermitage, un de ses cousins, Landri « le timonier », désolé de l'avoir perdu, avait entrepris avec 140 chevaliers, un pèlerinage au Saint-Sépulcre. Ils avaient eouru de tristes aventures (sept ans de captivité, etc...), enfin délivrés, ils s'en revenaient sur une barque chétive, quand, en vue de Palerme, ils furent attaqués par des pirates. » Il s'agit de l'épisode de Sinagon, qui fait partie du *Moniage Guillaume*.

(11) Voyez Louis Chatelain, *op. cit.*, *passim*, et surtout Emile Espérandieu, *Recueil Général des Bas-Reliefs de la Gaule Romaine*, t. I, (1907), p. 198. « L'attique (de la face nord) est orné de trophées maritimes ou fluviales, comprenant des aplustres, mâts, ancres, gouvernails, rames, moules, cordages et tridents, en lesquels Lenormant a reconnu le développement ingénieux de l'attribut du navire, envisagé comme un des emblèmes de la puissance des Romains. » Voyez des reproductions de ces trophées, *ibid.* p. 202-203. On trouvera dans le même ouvrage, pp. 190-205, des photographies ou des dessins de toutes les sculptures de l'Arc. La « magicienne » est figurée p. 202. C'est la femme accoudée au petit autel de droite, de la façade méridionale, où le peuple « a toujours voulu reconnaître » Martha, la prophétesse syrienne que Julie, femme de Marius, avait recommandée au général et qui se tenait près de lui dans la guerre cimbrique, en robe de pourpre, une javeline enguirlandée à la main, et, par ses prédictions, communiquait aux âmes frustes, la foi dans le chef invincible. ( G. Bloch et J. Carcopino, *Histoire Romaine*, t. II, La République romaine de 133 à 44 avant J.-Chr. Des Gracques à Sulla, p. 327 : d'après Plutarque, *Marius*, XVII).

ce roi musulman affublé d'un nom français (12). Il n'a pas voulu se demander si ce nom, ou son *étymon*, n'avait pas sa raison d'être dans la tradition locale d'Orange. Or, nous n'avons pas épuisé notre source monumentale, je veux dire, l'Arc triomphal... et magique, ses figures et leur exégèse populaire. Jusqu'aujourd'hui, tout le monde, à Orange, et à bien des lieues à la ronde, vous dira que ce monument commémore la victoire de Marius sur les Teutons (13) ; et, pour inexacte que soit probablement cette créance, elle n'est pas absurde. D'abord, les archéologues et les historiens n'ont jamais su se mettre d'accord sur la victoire romaine que la « Gloriette » immortalise. En second lieu, si Marius a battu les Teutons, non à Orange, mais à Aix-en-Provence, il peut y

---

(12) J. Bédier, *Légendes épiques*, t. I, p. 315 : « Constatons d'abord que le point de départ de la légende d'Orange est et demeure un mystère. Pourquoi Guillaume conquiert-il Orange plutôt qu'une autre ville ? Pourquoi son ennemi s'appelle-t-il Thibaut, nom qui surprend, porté par un roi sarrasin ? Il est impossible de trouver à ce récit le moindre fondement dans l'histoire. Cette légende, dont l'origine est inexplicable, est ancienne : trois témoignages nous apprennent que, dès la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle, il existait un ou plusieurs poèmes, qui la retraçaient : ce sont les textes déjà analysés précédemment de la *Vita sancti Wilhelmi*, d'Orderic Vital et du *Guide des Pèlerins de Saint Jacques*. »

Nous avons dit plus haut que, si le récit de la prise d'Orange n'a point le moindre fondement dans l'histoire, il en a un, et très solide dans le folklore archéologique. Les arcs de triomphe et les sarcophages antiques, avant l'intervention des monastères et des lieux de pèlerinage, ont complété, enrichi, romancé les souvenirs historiques. Pouvons-nous placer dans cette note, quelques réflexions sur les migrations de la légende épique de Guillaume ? La localisation de la grande bataille aux Aliscamps d'Arles a pu être facilitée par des poèmes ou des récits qui gardaient la mémoire d'un autre site épique, celui de la victoire remportée sur les Sarrasins par Guillaume I<sup>er</sup> de Provence, vers 983, aux environs de Draguignan, de Fraxinet (la Garde Freinet). Là se trouvent la rivière de l'Argens, le lieu dit Les Arcs, enfin les monts des Maures et l'Estérel. Que cette localisation ait précédé et préparé celle des Aliscamps, la chose paraît en quelque sorte suggérée par la forme Larchamps, l'Archamps ou Archant, que je rapprocherais volontiers des Arcs ou de l'Argens. Mais il y a un autre rapprochement à faire, plus intéressant peut-être. Qu'est-ce que le *campus strigilis* du *Fragment de La Haye* ? Dans son mémoire, (cf. n. 3) M. Philipp August Becker dit qu'aucune étymologie, aucune identification topographique n'apparaît. N'y aurait-il aucun rapport entre « strigilis » et Estérel ? Je pose la question aux romanistes.

(13) Louis Chatelain, qui abhorre cette hypothèse, reconnaît qu'elle est difficile à tuer : « L'hypothèse d'après laquelle l'Arc aurait été élevé en l'honneur de Marius est la plus facile à réfuter. Elle ne laisse pas d'être la plus tenace ; elle subsiste, malgré les dénégations des Orangeois. Aujourd'hui encore, la carte d'état-major elle-même, les innombrables cartes postales illustrées, désignent le monument sous le nom d'Arc de Marius. La survivance d'une tradition complètement discréditée, je ne dis point auprès des savants et des archéologues, mais auprès même des amateurs quelque peu lettrés, est chose que chacun peut constater. Je m'en suis rendu compte en avril 1907, dans une conversation avec un habitant de la campagne d'Orange, qui n'était pas un homme instruit : son témoignage importait d'autant plus pour la tradition. » Il reconnaît, p. 56-57, que « l'opinion dont Thomas Platter, Joseph de la Pise, le P. Bonaventure Escoffin et Anne de Rulman ont été les acharnés partisans, profitait de trois circonstances : le mot MARIO que porte un des cartouches de la façade méridionale, la figure de cette femme accoudée que nous avons signalée au petit autel de droite de la même façade, et l'emplacement du monument élevé dans la province où le général romain avait été victorieux... »



avoir eu, dans la province, plus d'un monument commémoratif de ce triomphe ; et il était naturel, en somme, d'en ériger un à Arausio-Orange, en expiation, pour ainsi dire, de la sanglante défaite du consul Cépion, battu quelques années plus tôt, en ce lieu, par les mêmes Barbares. *Tertio*, le nom de *Mario*, inscrit sur un des boucliers de l'Arc de triomphe, pouvait sembler, même à des lettrés, un commencement de preuve épigraphique. Or, du moment que l'on cherchait dans les sculptures de l'Arc d'Orange une chronique figurée de la victoire de Marius sur les Teutons, comment n'eût-on pas montré du doigt, parmi tous ces Barbares aux casques cornus, le roi des Teutons, le fameux Teutobodus — plus connu aujourd'hui, et non seulement par Anatole France, sous le nom presque prophétique de Teutobochus ? On l'y montra, n'en doutons nullement. Et même on lut, ou l'on prétendit lire, ce nom, TEVTOBOCHVS (14), écrit, peint ou sculpté à côté d'un personnage. Ce déchiffrement n'est pas attesté avant le XVII<sup>e</sup> siècle. Mais l'illusion qui a produit cette hallucination épigraphique doit être ancienne. Il ne fallait pas être bien lettré pour épeler le nom de Teutobochus dans des textes aussi familiers aux hommes du Moyen Age que l'histoire de Paul Orose et la chronique de S. Jérôme. Un autre auteur latin, où des générations ont appris l'histoire romaine, Florus, nous dit

---

(14) Voyez Joseph de la Pise, *Tableau de L'histoire des Princes et Principautés d'Orange*, La Haye, Th. Maire, 1639, p. 19-28 (de l'Arc Triomphal ou Tour de l'Arc), surtout p. 22 et corrections p. 914 ; Léon Ménard, *Mémoire critique sur l'Arc de triomphe de la ville d'Orange (Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. XXVI, surtout p. 339)*. De Gasparin, aîné, *Histoire de la Ville d'Orange et de ses antiquités*, Orange 1815, p. 36-37. Commençons par une citation de ce dernier auteur : « Face orientale : « Si l'on en croit un extrait, peut-être infidèle, d'un Mémoire prétendu de 1315, donné par le P. Bonaventure [Bonaventure, Capucin, *Histoire de la Ville et principauté d'Orange*, 1741, p. 82], on lisait alors clairement sous les pieds d'un des captifs, ce mot, *Stuimpus*, nom que, déjà, l'on avait beaucoup de peine à déchiffrer. Et ce n'est, ajoute-t-il, qu'après beaucoup de soins et d'application, que l'on a pu lire sous les pieds des deux autres captifs, les noms presque effacés de *Teutobochus* et de *Tentuberus*. »

Voici le texte de Ménard, p. 339 : « Enfin, comme Joseph de la Pise atteste que son père l'avait assuré que, sur une grosse pierre de l'angle de la façade occidentale, qui représentait la figure d'un captif et qui s'était écroulée de son temps, était écrit en gros caractères le nom de *Teutobochus*, ils disent qu'on doit reconnaître dans cette figure celle du chef des Teutons et des Cimbres qui portait le même nom. »

En effet, on lit dans La Pise, p. 25 : « La face occidentale représente des semblables captifs avec des trophées entre deux colonnes... Sur le coin du côté gauche de cette face y défaut la figure d'un des captifs. Sur quoy est remarquable, qu'il y a environ quarante ans, qu'une grosse pierre qui estoit audit coin tomba, sur laquelle estoit escrit *Theutobochus* ; au rapport de plusieurs dignes de foy... Feu M. Jacques de la Pise mon père m'a affirmé l'avoir veue et y avoir leu le nom. »

que Teutobochus était d'une taille gigantesque : *vir proceritatis eximia*. Aussi, lorsqu'on découvrit en 1613, dans le Dauphiné certains ossements préhistoriques, la voix publique les attribua immédiatement à Teutobochus, ce qui prouve son extraordinaire et persistante popularité.

On aurait pu objecter, d'après les meilleures sources de cette histoire, que le roi des Teutons, réchappé des massacres d'Aix, mais rattrapé dans les Alpes par les Sequani, fut livré à Marius et, suivant l'usage, égorgé en prison, ce qui fait que ses restes ne pouvaient guère se trouver en terre dauphinoise ; mais, comme l'a très finement remarqué M. Alexandre Haggerty Krappe : « Orose, abrégeant le récit de Tite-Live, y fit des coupures si radicales qu'il rapporte la mort de Teutobodus (15) immédiatement après son récit du carnage d'Aquae Sextiae, de sorte qu'un lecteur qui s'en tenait à Orose devait conclure de son texte que le roi avait péri dans la bataille avec les siens. » Ceci nous ramène heureusement au *Livre de mon Ami*, dernier écho de la tradition qui attribue une taille de trente pieds à ce formidable Barbare.

Car un certain O. Guerlac commentateur du *Livre de mon Ami*, qui annotait en 1924 : « Teutobochus : a fanciful name », aurait bien dû lire Georges Cuvier, *Recherches sur les Ossements fossiles*, t. I, Paris 1821, première partie, chap. 1er, 2e section, article 1er : *Esquisse géographique des principaux lieux où l'on a trouvé des ossements de l'éléphant fossile*, p. 102 :

« Il paraît qu'on trouva en 1613, le 11 janvier dans une sablonnière près du château de Chaumont ou de Langon, entre les villes de Montricaut, Serre et Saint-Antoine (presqu'à la limite sud-ouest du département des Hautes-Alpes, non loin du département de la Drôme et à 60 km environ d'Orange) des ossements dont une partie fut brisée par des ouvriers. Un chirurgien de Beaurepaire, nommé Mazurier, montra à Paris et en divers lieux, pour de l'argent, ceux qui étaient

---

(15) Sur les variantes du nom de *Teutobodus*, *Teutobochus*, cf. Camille Jullian, *Histoire de la Gaule*, III, 1909, p. 53, note 3. Et surtout l'édition critique de Paul Orose, *Historiarum adversum paganos libri VII*, par C. Zangemeister, dans le *Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum*, vol. V, Vienne, 1882. Le texte est au livre V, chapitre 16, paragraphe 12 ; on y lit *Teutobodus*, avec les variantes *Teutodobus*, *Teutoduobus* et même *Theutobocch*, donné par un *Patavinus*. Mais *Teudobodus* est certainement la leçon d'Orose. S. Jérôme, dans sa chronique (éd. Helm p. 148 g) a « *cum duce Teutobodo* », ce qui vient d'Eusèbe. Quant à Florus, livre I, ch. 38, 11, il donne *Teutobocchus*, *Teutobocus*, *Teuto vocatus*. Eutrope, enfin, livre V, chap. 1, qui a influencé S. Jérôme, a, lui aussi, *Teutobodus*.

restés entier, et afin de mieux exciter la curiosité, il distribuait une petite brochure où il assurait qu'on les avait trouvés dans un sépulchre long de trente pieds, sur la tombe duquel était écrit : *Teutobochus rex*. On sait que c'était le nom du roi des Cimbres (*sic*) qui combattit contre Marius ; aussi ajoutait-il qu'il s'était trouvé dans le même lieu une cinquantaine de médailles avec l'effigie de ce consul romain et les lettres initiales de son nom. Mais on accusa ce chirurgien d'avoir fait faire sa brochure par un jésuite de Tournon, qui aurait forgé l'histoire du sépulchre et de l'inscription, cette prétendue médaille portant des lettres gothiques (16). » Anatole France connaissait sans aucun doute toutes les pièces du dossier de Teutobochus, mais cette vieille histoire n'était plus, au moment du *Livre de mon Ami*, dans le domaine public ; et le maître a compris que l'effet en serait plus grand s'il respectait l'ignorance de ses lecteurs, et le mystère devant lequel avaient reculé les précoces historiens.

---

(16) Cuvier donne ensuite la description des ossements et les attribue, non à un être humain gigantesque, mais à un éléphant. Et Laurillard, éditeur de l'ouvrage de Cuvier, dans une note de la page 56, précise ou rectifie qu'il s'agit plutôt d'un mastodonte, ce qu'on peut vérifier, puisque « le hasard fit retrouver à Bordeaux, dans la maison où Mazurier mourut, ces ossements. » Le titre de la brochure de 15 pages du chirurgien Mazurier, aurait parfaitement convenu au présent article. Elle s'appelle *Histoire véritable du géant Teutobochus* ; et l'on sera peut-être bien aise de parcourir en note, les titres divertissants des brochures, plaquettes, pamphlets, libelles, répliques et duplicques qui, pendant cinq ans, se succédèrent et s'entrechoquèrent dans une atmosphère de... microgigantomachie : *Gigantostéologie*, par N. Habcot, 1613 ; *Gigantomachie*, par un Écolier en médecine, même date, ouvrage de J. Riolan ; *L'imposture découverte des os humains supposés d'un géant*, 1614 (par le même) ; *Monomachie, ou réponse d'un compagnon chirurgien aux calomnieuses inventions de la Gigantomachie de Riolan*, 1614 (auteur inconnu, mais probablement Mazurier lui-même) ; *Discours apologétique de la grandeur des géans*, par Guillemeau ; *Réponse*, par N. Habcot ; *Jugement des ombres d'Héraclite et de Démocrite sur la Réponse d'Habcot au Discours attribué à Guillemeau* ; *Gigantologie*, par Riolan (1618) ; *Anti-Gigantologie, Contre-discours*, par Habcot (1618) ; *Touche chirurgicale*, par Habcot ; *Correction fraternelle sur la vie d'Habcot*, par Riolan (1618).

On devrait pareillement consulter *La vie de Peiresc*, par P. Gassendi, livre III (*Opera*, t. V, p. 280). On y verrait avec quel bon sens Peirese, un vrai géant celui-là, un précurseur en plus d'un domaine érudit, intervenant dans ce « pré-Glozel », nia, en se donnant la peine d'argumenter fortement, que le fémur de cinq pieds de long, l'omoplate, l'humérus, le tibia et le reste, fussent les restes mortels de l'immortel Teutobochus, roi des Teutons et non des Cimbres. On notera surtout, parmi les arguments de Peirese, son exégèse impeccable de deux expressions de Florus.

Teutobochus était : *tropaeis eminentior*. Plus haut que les trophées, soit ! Mais, dit l'excellent antiquaire, les trophées militaires romains avaient dix ou douze pieds de haut et non trente, taille de Teutobochus, supposée d'après son prétendu fémur. Florus dit encore du roi Teutobochus, qu'il sautait par-dessus quatre ou six chevaux : prouesse remarquable, mais familière aux héros byzantins, pour ne parler que de ceux-là. Soit dit en passant, c'est ainsi qu'il faut évidemment traduire le verbe *transiliret*, bien que de nos jours, Camille Julian lui-même ait hésité sur le sens de ce passage. De toute manière, Florus ne veut pas dire que le géant enfourchait six chevaux à la fois ! Et c'est pourtant ce contre-sens qui a aidé au succès de la mystification des os gigantesques.

Teutobodus devait devenir tout naturellement Theobaldus-Thibaud. Il ne déplaisait pas du tout, bien au contraire, aux auteurs de nos Chansons de geste, que des noms « estranges » prissent, en langue latine ou vulgaire, des formes plus familières au génie de ces idiomes. Récemment, un excellent philologue hollandais, M. Roelof van Waard, dans un mémoire décisif sur la composition de la *Chanson d'Aspremont*, a déchiffré l'énigme *Eaumont* (17). C'est ainsi (et feu Bédier y aurait trouvé ample matière à raillerie) que l'auteur de cette authentique chanson de croisade, datée de 1187 environ, appelle l'un des chefs arabes. Le nom paraît en effet bien français, et pourtant ce n'est qu'une francisation, qui semblait alors normale et non point burlesque, de l'arabe (*Emir*) *Al-momenin* ! En tout cas, dans la perspective des hommes du Moyen Age, le fameux géant païen jadis battu, sinon abattu, en Provence, était le plus digne adversaire que l'on pût opposer à ce Guillaume de Toulouse, de Gellone et d'Orange, paladin de Charlemagne, qui était devenu, dans toute la force du terme, le héros universel : « Quels sont les royaumes, quelles sont les provinces et les nations, quelles sont les villes qui ne célèbrent pas à l'envi les exploits du duc Guillaume, la force de son âme, la force de son cœur, ses nombreux et glorieux triomphes à la guerre ? Quelles assemblées de jeunes gens, quelles réunions surtout de chevaliers et de barons, quelles vigiles de saints ne retentissent pas de sa gloire et ne redisent pas en chant modulé que le grand homme fut Guillaume ; ses guerres glorieuses sous Charlemagne ; comment il a dompté les Barbares ; tout ce que les Barbares lui ont fait subir de peines et de douleurs ; comment à son tour il leur a infligé des désastres et les a enfin chassés au-delà des frontières du royaume des Francs ? ».

L'hagiographe aurait bien pu ajouter, mais nous le ferons pour lui : Comment ne pas rapporter à un tel héros, dont le nom sonne plus haut que tous les noms, dont les victoires ont éclipsé toutes les autres, le plus insigne trophée qui se dresse sur la terre de France ? Et ne convenait-il point que le plus fameux des envahisseurs barbares de la Gaule, Teutobodus le païen, *vir mirae proceritatis*, sculpté sur l'Arc d'Oran-

---

(17) Voyez Roelof Van Waard, *Etudes sur l'origine et la formation de la Chanson d'Aspremont*, Groningue, 1937.

ge, ornât poétiquement, à jamais, le triomphe du libérateur de la patrie ?

Certes, il convenait qu'il en fût ainsi. D'autant plus que la Tour de l'Arc était le palais-forteresse de Teutobodus-Tedwald. M. de Manteyer, après bien d'autres, a dit justement qu'un siècle de razzias sarrasines, qui ne se terminèrent que vers 983, par la reprise de Fraxinetum, fit oublier aux Provençaux cinq siècles de civilisation romaine. C'est aux Maures, qui n'avaient fait que détruire, que les gens du pays attribuèrent désormais les monuments antiques de toute la région. N'appelle-t-on pas communément *tuiles sarrasines* les produits les plus caractéristiques de l'art de bâtir des Romains, que les fouilles ne cessent de mettre au jour ? La mémoire du peuple est pleine d'ingratitude. Des occupants bien plus récents que les Maures des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles ont pareillement accaparé, ailleurs, toute la renommée architectonique des grands civilisateurs. Le paysan turc ne date-t-il point « du temps des Génois », *Cineviz zamanindan*, toutes les bâtisses romaines, toutes les stèles grecques, sans parler des reliefs hittites ?

Si cette élaboration épique, autour d'un monument inspireur, ne doit rien à aucun monastère, seuls les Bédiéristes purs le regretteront, pour l'amour de l'orthodoxie. Mais il serait facile d'apaiser l'ombre du maître, qui tenait sur toutes choses à la féconde collaboration des clercs et des jongleurs. On lui concédera que les clercs sont bien pour quelque chose dans la survie, dans la métempsychose épique du roi Teutobodus, ce Teuton arabisé et qui finit par prendre, sans doute par honte de sa nationalité d'origine, le nom, le vrai nom d'Anatole France, lequel a fait pour sa gloire un peu plus que Paul Orose et les poètes inconnus du cycle de Guillaume.

Henri GREGOIRE.

---

*Note additionnelle.* — Ce que nous avons dit de l'origine et de la date du dernier poème du cycle des Narbonnais, *Guibert d'Andrenas* (*Miscellanea Mercati*, 3, *Studi e Testi*, t. 123, 459-463, peut se confirmer par les vers du poème d'*Aliscans* (4212-4215) :

Li quens Guillames a regardé en bas  
De Gloriete, son palais principas,  
De la montaigne delà Constantinas,  
Et voit Guibert ki rois ert d'Andernas.

Du haut de la Gloriette Guillaume regarde au loin vers les villes de Constantinas et d'Andernas. Il est clair qu'Andernas ou Andrenas est Andrinople. — Le présent article avait paru, sous une forme légèrement différente, dans *Renais-sance*, Vol. II et III, 1944-1945, pp. 111-121. Cf. *La Nouvelle Clío*, 1950, pp. 193-196 et 414-415.